

J. L. DELACROIX

미상소화장지압

INSANE



CRAVY

Jean-Laurent Delacroix

Insane Cravy

© Jean-Laurent Delacroix, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-6274-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1 - Un quotidien difficile

La lugubre lignée de Catherine ne comptait qu'une seule autre personne : son père Edward Scarhide. Demeurant l'un des plus grands neurologues de sa génération, il tirait de ce statut un pouvoir et une aisance financière considérables. Sa fille naquit le 12 octobre 2002. L'identité de sa mère défunte restait secrète, entravée par de nombreuses questions sans réponse et d'une frayeur latente. Le patriarche avait instauré un climat de rigidité et d'autorité constant afin d'éviter toute curiosité indésirable.

Edward était quelqu'un de froid et austère. Il parlait peu et veillait à ce que ses ordres soient appliqués à la lettre. Catherine avait appris à respecter sa volonté, et se pliait à devenir l'élève parfaite ainsi que la petite fille modèle que tout père exigeant rêvait d'avoir. Malgré sa tourmente viscérale à propos de sa mère, jamais elle n'osa demander plus de détails sur son apparence, ses habitudes ou sa disparition... La crainte du patriarche et cette dévotion incompréhensible envers lui réfrénaient ces questionnements. Néanmoins cette recherche sur son origine s'était accentuée depuis le début de l'adolescence. Contrainte de garder toutes ses inquiétudes pour elle, l'ambition de réussir à l'école restait sa seule priorité.

La vie de Catherine commença malheureusement avec une terrible nouvelle. Son père avait eu connaissance de cette pathologie il y a longtemps de cela, en cours de médecine de première année. Sa fréquence était si rare qu'il n'avait plus jamais rencontré ce cas au cours de sa carrière. Mais sa propre fille l'avait contractée : l'analgésie congénitale. Cette maladie privait l'organisme de toute sensation de douleur. Le corps ne pouvant alors comprendre et éviter les dangers de ce monde, il s'y ruait avec hâte et innocence. Si bien que Catherine dut apprendre par cœur tout ce qui pouvait lui faire mal ou qui pouvait la rendre vulnérable. Elle devait se souvenir qu'une flamme brûlait, qu'une aiguille piquait, ou encore que sa langue devait rester strictement droite à défaut de la mordre sans s'en apercevoir. Edward Scarhide était peut-être aussi strict et rigide car il connaissait la difficulté d'affronter la vie avec un tel handicap. Il enseigna à Catherine la rigueur, le doigté et la finesse afin qu'elle puisse survivre avec son intégrité physique jusqu'à la fin de ses jours.

Elle se rendit bientôt compte qu'au-delà de sa privation de douleur, elle ne ressentait pas la moindre sensation. Ses mains étaient comme recouvertes de

gants hermétiques qui ne ressentait aucun frémissement, douceur ou picotement. Tout était d'une neutralité déconcertante... Aucun plaisir charnel ne lui était offert, comme si ses membres et même son corps entier étaient entièrement engourdis. Elle-même ne le comprit pas de cette manière. N'ayant jamais connu aucune sensation, elle ne pouvait ni les regretter, ni les désirer. Catherine essayait de paraître normale auprès de son père et du monde extérieur. Mais ceci n'était pas une chose facile... Sa jeunesse et son inconscience l'avaient auparavant obligée à porter des vêtements largement couvrants et protecteurs. Si bien qu'elle passa les dix premières années de sa vie avec des gants blancs hermétiques, des cols roulés et autres stratagèmes de prévention. Ces « écrans » pouvaient la rendre invulnérable aux intempéries et la protéger du regard concupiscent de ses camarades. Son handicap la rendait plus que marginale et l'empêchait donc de côtoyer la population qui l'entourait.

Durant ses années de primaire, elle était loin d'être isolée puisque la curiosité spontanée des enfants les poussait à aller à sa rencontre. Cette sincérité puérile, tantôt douloureuse, tantôt agréable, disparaissait malheureusement avec l'âge. Ils lui demandaient « Pourquoi tu as tout le temps des gants ? » « Tu n'as pas chaud habillée comme ça ? ». Elle-même répondait qu'elle n'avait pas le choix, ou, au pire, qu'on l'obligeait. En outre, les garçons lui tournaient autour car elle souffrait d'une beauté sans nulle autre pareille. Elle remarquait les enfants qui restaient fixes dans la cour à la dévorer du regard. Ou encore ceux qui feignaient de ne pas l'avoir remarquée lors de son passage, simplement pour avoir le plaisir de pénétrer son espace vital. Son visage était d'une perfection sans égale et son attitude, savant mélange entre la timidité et la courtoisie, la rendait d'autant plus désirable. Ce n'était pas un désir sexuel ou amoureux que les jeunes garçons éprouvaient envers elle, mais plutôt une attirance muée par ses similitudes avec la maîtresse. C'était grâce à son physique qu'elle réussit à se faire accepter, et ainsi à passer outre sa maladie. Mais un jour, les enfants remarquèrent son handicap et leur inconsciente cruauté se mit à l'œuvre...

Elle était en 3^{ème} année de primaire. C'était un de ces mercredis ensoleillés où les enfants préféraient jouer dans le petit bois qui était au fond de la cour. Quelques arbres étaient plantés çà et là, offrant le peu d'ombre suffisant pour résister à cette chaleur étouffante. À cet endroit, le béton passait le relais à une terre humide et fraîche, recouverte des épines de certains conifères. Le groupe de

garçons de sa classe s’y rua avec hâte, trainant parmi eux quelques filles enjouées. Catherine était parmi elles. Un large sourire s’était greffé sur ses lèvres rosées. En effet, faire partie d’une bande, et en particulier de la plus « en vue » du moment était enivrant. Alors que les garçons se mirent à courir à travers le bois, Catherine s’arrêta à la lisière. Son œil discerna des épines de sapin jonchant le sol. Ses chevilles se bloquèrent car elle se souvint que les épines « piquaient » et « transperçaient ». C’est alors qu’elle lorgna les autres enfants jouer au loin... Elle, étant différente, handicapée, malade, anormale, ne pouvait pas jouer avec eux. « Sous peine de se faire mal et donc risquer de perdre la vie » se souvint-elle. Son père lui avait expliqué à titre préventif que chaque blessure pouvait potentiellement la faire mourir. Ainsi elle apportait une attention particulière à chacun des risques encourus. L’un des garçons l’avait remarqué. De loin, il la regardait être paniquée et figée devant le bois. C’est alors qu’il se pencha vers l’un de ses amis. Il lui chuchota quelque chose à l’oreille, puis ce dernier ricana surnoisement. Il remonta la tête vers Catherine puis contourna soigneusement le bois. Cette dernière reprit ses esprits puis décida de rebrousser chemin. Mais avant qu’elle ne puisse se tourner, l’un des enfants la jeta violemment à terre. Elle s’étala de tout son long sur le sol avec horreur. Elle imaginait toutes les épines pénétrer son corps, s’enfoncer dans sa chair... Pénétrer les broderies de ses vêtements comme des racines maléfiques s’insinuant dans la brique et la pierre. Elle releva la tête lentement puis remarqua un attroupement autour d’elle. Catherine entendit les rires de ses camarades, mais aussi la suspicion d’une hypothétique histoire d’amour entre elle et l’un d’entre eux. Elle ne prononça aucun mot, mais entendit simplement :

— Dis-le que tu l’aimes !

— Non ! Non c’est pas vrai !

— menteur, t’es amoureux ! Amoureux !!

Soudain l’un des garçons projeta le prétendant sur Catherine. Voulant garder l’équilibre, ses pieds trébuchèrent puis l’un d’eux écrasa la main de la jeune fille. Celle-ci resta couchée, la tête baissée vers le sol... L’enfant qui l’écrasait pivota sur lui-même, son talon écorcha son gant puis sa main. Une tache violacée et rougeâtre apparut sur son membre, signe que la lésion était sévère. Lorsqu’il s’en rendit compte, le garçon enleva son pied puis observa la jeune fille se redresser. Celle-ci se tourna sur elle-même puis, sans tenir compte de sa blessure, nettoya sa chevelure. Les enfants demeurèrent silencieux. La jeune fille n’avait pas une

« réaction normale ». Un tel trauma produisait généralement pleurs, colère et vociférations. La jeune fille, profondément déçue et blessée psychologiquement, tenta de s'extirper du groupe d'élèves. Le plus extraverti d'entre eux s'avança vers elle :

— T'as vu ta main ? !

— Comment ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Catherine plaça sa main devant elle et aperçut avec horreur la tache rougeâtre.

— Oui, je... Je suis désolée. Il faut que je l'enlève. *Balbutia-t-elle.*

Le garçon resta dans l'incompréhension un moment puis reprit :

— Mais tu sens rien ou quoi ? !

Là-dessus il lui saisit la main puis appuya fortement dessus. Aucune réaction n'était visible.

— T'es un robot ? ? *Interrogea un autre enfant.*

Le regard de Catherine restait fixé sur celui du garçon. Afin d'éviter toutes questions désagréables, la jeune fille l'évita soigneusement puis sortit du petit bois. Tout en s'éloignant, elle sut que sa vie ne serait plus jamais comme avant. Dorénavant elle était cataloguée dans la catégorie des « gens bizarres » et il était impossible d'en sortir. En marchant dans la cour, elle se rappelait des consignes enseignées par son père.

« En cas d'incidents, passe de l'eau froide dessus. Rince la plaie, essaie de désinfecter si tu peux. Ensuite met un pansement. »

Elle se rua vers la salle d'eau la plus proche. Les éviers étaient alignés à droite face aux cuvettes cachées par des portes de bois peintes en bleu. Elle avança vers un robinet puis lorgna les deux boutons. Elle fit couler l'eau froide et se stoppa net. Plusieurs pensées assaillirent son esprit : la cruauté des enfants, le talon de son camarade qui lui avait déchiré la main, les rires de tous, la colère imminente de son père... Une intense angoisse la surprit quand elle s'imaginait la réaction d'Edward. Mais alors que sa gorge se resserra, elle retira son gant de cuir blanc et dévoila sa main au grand jour. Ses ongles étaient manucurés et souffraient d'une redoutable perfection. Ils semblaient clairement faux, mais leur esthétisme faisait oublier toute marque de scepticisme. Catherine savait au fond d'elle-

même que c'étaient des prothèses, mais elle n'osait se l'avouer... Elle approcha sa main de l'eau ruisselante puis attendit le nombre de secondes convenu. Pendant ce laps de temps, elle regarda longuement autour d'elle. C'était ce genre d'incident qui la rendait quelque peu agoraphobe, mais elle tentait tant bien que mal de surmonter ses faiblesses. Elle était fermement décidée à ne pas « subir » son handicap. En repensant à cet évènement, elle commençait à se demander comment elle pourrait regagner la confiance des autres. Comment allait-elle convaincre tous ceux qui étaient présents qu'elle demeurait une enfant normale ? Elle se sentait déjà si seule... Et cette fuite vers les toilettes l'avait certainement condamnée à rester solitaire. La seule idée de rester isolée pendant plus d'une semaine l'angoissait. Pour elle c'était un signe d'abandon, de rejet, de dégoût... Elle ne pouvait supporter une telle situation. Mais alors qu'elle pensait à son avenir proche, la montre à son bras gauche se mit à sonner.

— Mince... Maintenant ? ! *Murmura-t-elle avec affolement.*

Avec empressement, elle retira sa main du lavabo. Elle ferma le robinet puis se dirigea vers la cuvette la plus proche. Elle ouvrit une cabine puis s'enferma à l'intérieur. Là, elle retira son jean, son sous-vêtement puis s'assit avec inquiétude. Sa main droite saisit un bout de papier puis l'approcha de son sexe. Avec son autre main, elle appuya fortement sur sa vessie. Elle attendit un instant puis vérifia avec intermittence la présence d'urine. Puis lorsqu'elle vit un début, elle sembla satisfaite du bon déroulement du procédé. Sa pathologie était telle, que son corps ne lui indiquait pas quand elle devait uriner. Si bien que son père avait réglé une horloge qui lui indiquait quand elle devait « forcer les choses », le tout afin d'éviter des accidents éventuels.

Catherine se releva, se nettoya, s'habilla puis sortit de la cabine. Il ne manquait plus qu'à expliquer à son père ce qu'il s'était passé en détail...

2 - Un jour fatidique

Il lui restait une heure à tenir jusqu'à ce que son père l'accueille à la sortie. Elle abandonna immédiatement l'idée d'appeler la maitresse à son secours du fait de la désapprobation certaine de son père. Prise en tenaille, elle déroula le papier toilette, enroula sa plaie avec, puis revêtit ses gants protecteurs. Elle prit le temps d'observer ses mains dépareillées. L'une blanche, fine et parfaite, et l'autre meurtrie, rouge et cachant des cicatrices effrayantes. Son passé et son futur, sa psychologie... Tout était à l'image de ces membres antagonistes.

Elle se leva de la cuvette et se rendit immédiatement dans la salle de cours. Soudain un professeur la remarqua dans le couloir et s'enhardit à la récupérer :

— Catherine ! Où étais-tu ? !

— J'étais aux toilettes... Je suis désolée, je n'ai pas eu le temps d'y aller pendant la récréation. *Expliqua-t-elle en croisant soigneusement les bras derrière le dos.*

C'était son père qui lui avait appris à mentir très tôt pour conserver les apparences. L'homme semblait soulagé d'entendre ceci et voulut lui saisir sa main droite ensanglantée. La panique la saisit puis elle tendit la main gauche vers lui, à la manière d'une princesse. Le professeur eut un rictus bienveillant et lui prit la main pour l'emmener vers sa classe. Elle y entra dans le plus grand des silences. Ignorant les regards et chuchotements, elle s'assit et attendit patiemment la fin du calvaire. Catherine savait tout ce qu'elle avait perdu aujourd'hui. Et chaque seconde s'écoulant dans cette classe renforçait un peu plus cette désagréable impression.

À la sonnerie, Catherine se rua vers la sortie de l'école. Lorsqu'elle arriva devant la grille, elle vit son père, dissimulé derrière la foule comme pour se protéger d'une maladie extrêmement contagieuse. La jeune fille passa le portail puis le rejoignit avec lenteur. Plus elle se rapprochait, plus elle redécouvrit son visage malsain. Edward avait les cheveux mi-longs. Quelques mèches retombaient devant ses yeux tandis que sa coupe était gominée vers l'arrière. Il portait une barbe de trois jours d'une teinte poivre et sel. Son visage était anguleux et son regard était aussi perçant et désagréable que la froideur d'un cyborg.

— Bonjour papa. *Dit la jeune fille en baissant la tête.*

— Bonjour Catherine.

Edward l'emmena plus loin, dans une ruelle juxtaposée, puis la fit monter dans une imposante voiture grise. La fille monta à bord avec une gêne presque palpable tandis que le père se mit à la place du conducteur sans un bruit. Là, elle sentait qu'il fallait lui avouer sa blessure.

— Papa, je suis désolée. Je me suis blessée à la main.

Soudain son regard vint la transpercer violemment par le biais du rétroviseur. Il lui répondit avec un ton glacial :

— J'ai vu. Ferme-là maintenant.

Sur ces mots, Catherine eut la gorge nouée. Elle éprouvait une frayeur douloureuse qui lui tordait les boyaux... Elle n'avait pas peur de la douleur qu'il aurait pu lui causer, mais plutôt d'une certaine torture psychologique... La laisser seule pendant plusieurs heures dans le noir, la faire jeûner, la menacer... Voilà quelles étaient les armes de son père. Il démarra la voiture avec empressement. Catherine n'oublia pas de mettre sa ceinture, puis pencha la tête vers la vitre. En voyant défiler le paysage, elle repensait à cette vie curieuse qu'elle menait... Elle allait encore être seule... C'était sa hantise. Personne ne la rassurait, ne la comprenait... Elle ne pouvait pas se faire enlacer, ni même sentir une chaleur humaine contre son corps. Catherine se sentait perdue et semblait peu à peu perdre espoir...

Quelques minutes plus tard, Edward rentra à la maison en empruntant le chemin vers le garage. Il se gara dans l'allée et éteignit le moteur avec un air dépité. Là-dessus, Catherine se rendit vers la porte d'entrée. Son père enfonça la clef dans la serrure, l'actionna, puis en un éclair la jeune fille se faufila pour s'enfuir dans sa chambre. Mais alors qu'elle arpentait les marches d'escalier, elle entendit :

— Où est-ce que tu vas ?

Elle s'arrêta net puis se retourna vers lui :

— Dans ma chambre.